

Préface de l'auteur

Les amoureux des chats aiment les histoires de chats. Nous aimons en voir aux informations, les découvrir et les partager sur les réseaux sociaux, et les échanger en temps réel avec d'autres ailurophiles.

Avec la publication de mon premier livre sur les chats, le récit autobiographique *L'Odyssée d'Homère : Histoire d'un félin intrépide ou Comment j'ai beaucoup appris sur l'amour et la vie avec un merveilleux chat aveugle*, Homère et moi avons découvert que nous faisons partie d'une dynamique communauté virtuelle qui s'étendait sur plusieurs réseaux sociaux et nous mettait quotidiennement en contact avec des amoureux des chats nous racontant leurs histoires – des histoires qui étaient toujours uniques, chaque chat étant unique en son genre, mais qui permettaient aussi à leurs lecteurs de trouver une cause commune dans les joies et les difficultés (« Pourquoi refuses-tu de manger cette nourriture ??? TU L'ADORAIS LA SEMAINE DERNIÈRE ! ») que partagent tous les amis des chats.

Cependant, tandis qu'un *youtubeur* peut télécharger deux ou trois nouvelles vidéos par semaine, et qu'un *instagrammeur* peut poster deux ou trois nouvelles photos par jour, il faut au moins un an pour écrire et publier un livre (et selon les critères de l'édition, une année passe à la vitesse de l'éclair ; il faut deux ans ou plus pour la plupart des livres). Je voulais essayer de trouver, à travers mon travail, un moyen de préserver la sensation d'immédiateté quotidienne qui avait fleuri dans la communauté en ligne d'Homère et dans la mienne, sans me contenter de remplacer par des photos et des vidéos les histoires plus profondes qui nous avaient tous rapprochés en premier lieu.

C'est ainsi qu'est née la série *Curl Up with a Cat Tale*, une série d'histoires qui feraient un récit tout nouveau, véridique, sur notre famille féline (Homère, Scarlett, Vashti, Clayton et Fanny) au début de chaque mois. Ces histoires seraient considérablement plus profondes que n'aurait pu l'être un blog ou une publication sur un réseau social, tout en étant aussi sensiblement plus courtes qu'un livre entier.

Jamais sans un chat est né de la série *Curl Up with a Cat Tale*. Quelques-unes de mes histoires mensuelles ne figurent pas dans ce livre, et quelques-unes des histoires de ce livre ne seront jamais publiées dans la série mensuelle. Et, avec un peu de chance, quand *Jamais sans un chat 2* sortira, à la fin de 2020, il s'agira de deux choses bien distinctes.

Le livre et la série sont peut-être des choses différentes, mais ils ont vu le jour ensemble et ont la même constitution : les instantanés d'une vie avec des chats vécue à fond, avec toutes ses joies, tous ses chagrins, son désordre, ses rires et ses imparfaites perfections du

quotidien. Les histoires dans ce livre ne suivent pas un ordre chronologique. Certaines se focalisent sur mes chats « de première génération » (Scarlett, Vashti et Homère) au cours des années que nous avons passées ensemble à Miami et à New York, et d'autres parlent de nos propriétaires actuels, à mon mari et à moi – Clayton et Fanny –, dans notre maison mitoyenne de Jersey City. Certaines de ces aventures se sont passées au cours des quelques derniers mois (ou sont encore en cours), tandis que d'autres remontent à mes plus lointains souvenirs de mon tout premier chaton.

Peut-être vous intéressez-vous à Homère et à la bande depuis quelque temps, ou peut-être est-ce la première fois que vous entendez parler de nous. Mais que vous soyez un nouveau lecteur ou un ancien, vous trouverez dans chaque histoire – avec les rires et les larmes – un amour profond et indéfectible pour ces créatures amusantes, énervantes et totalement fascinantes, qui parviennent toujours, d'une façon ou d'une autre, à conquérir notre cœur.

C'est toi que je choisis

Pandora (dont le diminutif est Pandy) était une siamoise de race pure et ne pouvait être décrite que comme complètement déjantée – même si l'expression n'était pas courante il y a vingt ans. Certains de ses problèmes étaient évidents même pour un simple observateur. Pour commencer, Pandy souffrait d'obésité morbide. Elle avait l'ossature fine et délicate du siamois des épaules à la tête et des hanches jusqu'au bout des pattes, mais son ventre supportait un excédent de sept kilos et demi de pur gras. La perfection de sa tête et de son cou de minuscule poupée de porcelaine présentait un contraste saisissant avec son énorme bedaine, qui dépassait de chaque côté de son corps comme un ballon et oscillait avec lourdeur quand elle marchait. Regarder Pandy se promener dans la maison me faisait toujours penser à une chanson qui passait souvent à la radio à Miami, à l'époque, et qui disait : « Secouez-vous... N'y allez pas trop fort... »

J'aimais tendrement Pandy, mais j'étais probablement la seule, abstraction faite de Maggie, la mère de mon petit ami Jorge. Elle n'était pas très douée pour se nettoyer le derrière, la pauvre. (Pandy, je veux dire – pas la mère de Jorge.) Je n'aurais pas su dire si c'était parce que son tour de taille l'empêchait d'y accéder ou parce qu'elle y avait fondamentalement renoncé, mais chaque fois qu'elle levait la queue, elle révélait un cercle marron compromettant, aussi permanent que s'il avait été tatoué sur sa fourrure, quelles que soient la fréquence et l'assiduité avec lesquelles Maggie s'attaquait à Pandy armée de lingettes.

De manière infaillible, Pandy fonçait droit sur les visiteurs et les invités qui s'intéressaient le moins aux chats, et quand, après qu'elle s'était frottée à leurs jambes à plusieurs reprises pour attirer leur attention, les infortunés visiteurs finissaient par céder et essayaient de la caresser, elle leur donnait un violent coup de patte, laissant dans son sillage confusion, traces de griffes et petites touffes de poils blonds, tandis qu'elle s'enfuyait pour aller trouver refuge sous le lit des parents de Jorge. Et gare à l'amoureux des chats sans méfiance qui tentait de lui caresser gentiment la tête et se retrouvait avec une main ensanglantée pour la peine !

À l'âge de sept ans, Pandy tétait encore quotidiennement les mamelles depuis longtemps tariées de sa mère, Perséphone (alias Persy), dont elle n'a pas été séparée un seul jour de sa vie. D'après Maggie, c'était précisément la véritable source de ce que l'on appelait tour à tour « les excentricités de Pandy », « les problèmes de Pandy » ou, avec plus d'exactitude peut-être, « les névroses de Pandy ».

« Les chats ne sont pas censés vivre toute leur vie avec leur mère », disait Maggie. Puis elle ajoutait : « Personne n'est censé le faire, en fait. »

En années humaines, Pandy aurait eu environ cinquante ans. Je repensais à *Grey Gardens*, à *La Ménagerie de verre*, et à tout le panthéon littéraire de vieilles filles amères ou farfelues qui n'avaient jamais quitté la maison familiale – puis j'essayais d'imaginer comment je serais si je vivais encore avec ma propre mère passé la quarantaine.

« C'est sûr », acquiesçais-je avec un frisson.

J'avais vingt-trois ans et je venais d'emménager avec Jorge, mon premier petit ami sérieux après l'université. Nous habitons un petit studio dans un immeuble de deux étages appartenant à l'un des oncles de Jorge, niché au cœur de l'une des ruelles labyrinthiques du quartier de *Little Havana*, à Miami. Les gens qui vivaient tout autour de nous avaient émigré des montagnes de Cuba, et avaient des poules dans les jardinets de leurs minuscules maisons style ranch. C'était bizarre (et souvent agaçant) de vivre à Miami à la fin des années 1990 – au milieu de la circulation dense, des bâtiments en chantier et des gratte-ciel argentés scintillant à l'horizon – et d'être réveillé par le chant d'un coq qui se trouvait à vingt mètres de là.

Les membres de ma propre famille étaient aussi des « amis des animaux ». Mon père aimait passer du temps aux écuries où la police montée de Miami gardait ses chevaux, et les chiots que nous adoptions venaient de ces officiers qui aimaient les animaux, inévitablement avec une histoire déchirante : Misty, petite chienne berger allemand croisée lévrier whippet, avait été jetée d'une voiture en mouvement sur l'*Interstate 95* ; Casey, un

corniaud pitbull croisé labrador, avait servi d'appât dans des combats de chiens. Et ainsi de suite.

Nous faisons grand cas de ces chiens, et même dans un quartier de clebs qui avaient un pedigree et étaient choyés, nous nous faisons remarquer parce que nous avons des chiens « gâtés-pourris ». Il nous arrivait souvent de rentrer à la maison et de trouver le chien de l'un de nos voisins sur le porche. Nous disions pour plaisanter que les chiens du voisinage devaient avoir une sorte de réseau de communication grâce auquel ils se disaient que même s'ils étaient tous bien traités, chez les Cooper, les chiens vivaient comme des rois ! Nous en riions, mais je crois que nous essayions – avec des années d'amour et d'attention servile – de réparer les traumatismes que nos chiens avaient subis par le passé.

J'avais toujours imaginé que je prendrais moi aussi un chien quand je finirais par m'installer dans mon premier appartement « d'adulte ». Mais le logement que Jorge et moi partagions était tout petit, sans même un coin d'herbe digne de ce nom où un chien aurait pu courir et jouer – et, étant deux jeunes adultes nous efforçant de nous construire une carrière, Jorge et moi avions de longues journées de travail. Je dirigeais un programme de sensibilisation auprès des jeunes qui encourageait le bénévolat communautaire parmi les collégiens et les lycéens. Jorge était assistant de production sur le tournage de vidéos publicitaires. Quand nous ne travaillions pas, nous assistions souvent après le travail à des réceptions pour nous constituer un réseau, nous faire les contacts qui nous mettraient le pied à l'étrier. Rien dans notre mode de vie ne nous prédestinait à nous occuper d'un chien.

Toutefois, à mes yeux, une maison n'était pas une maison du tout si aucun animal n'y vivait.

Le meilleur moment de ma semaine était toujours le dimanche, quand nous allions prendre un brunch avec les parents de Jorge puis que nous allions passer l'après-midi chez eux jusqu'au dîner du dimanche. C'était une joie de passer du temps avec Pandy, Persy et Olympia, un abyssin auburn, et avec le chien de la famille, un pitbull femelle noir comme du charbon appelé Targa. Targa était plus gaga des humains que n'importe quel autre chien que j'ai connu avant ou depuis. D'ailleurs, la maison des parents de Jorge avait été cambriolée trois fois (c'était comme ça, à Miami, dans les années 1980 et au début des années 1990) alors que Targa était à l'intérieur – et, d'après le seul intrus que la police avait fini par coincer, Targa n'avait rien fait d'autre pour repousser les cambrioleurs que les lécher avec un enthousiasme délirant et leur apporter ses jouets.

Targa aimait les gens, mais elle détestait les trois chats, leur vouant une haine profonde et meurtrière. Je n'en ai jamais été personnellement témoin, mais j'ai entendu des histoires d'attaques-surprises qui avaient bien failli finir en bain de sang. Quand ils sortaient, les parents de Jorge ne laissaient jamais Targa et les chats tout seuls sans surveillance, et même quand ils étaient à la maison, ils gardaient la muselière de Targa à portée de main.

C'était totalement réciproque. Les chats prenaient plaisir à trouver de petites choses pour provoquer Targa quand ils pensaient que personne ne regardait. Pandy, en particulier, prenait un malin plaisir à faire pipi sur le coussin de Targa dès que celle-ci le laissait sans surveillance pour aller jouer dans le jardin.

Comme je le disais, une grande partie des problèmes de Pandy dans la vie étaient visibles au premier regard. Cependant, le fait qu'elle représente une menace pour

les nouvelles têtes (ou même pour les gens qu'elle connaissait déjà : Jorge, son père, ses sœurs arboraient leur part de blessures de guerre infligées par Pandy) était quelque chose que je ne savais pas, au départ. Je ne l'ai découvert qu'après plusieurs mois, quand Maggie me l'a avoué, un après-midi, à voix basse, comme choquée, en trouvant une Pandy ravie, ronronnant dans son sommeil, étalée sur mes genoux. À ce moment-là, Pandy et moi étions déjà engagées dans les débuts de notre histoire d'amour, qui durerait quatre ans.

Pandy et moi nous sommes tout de suite aimées, dès le jour où nous nous sommes rencontrées.

La famille de Jorge était une famille de rats de bibliothèque, et j'étais moi-même une bonne lectrice. Souvent, le dimanche, on pouvait me trouver avachie dans l'un des fauteuils confortables du salon de ses parents, le nez dans un roman, tandis que Pandy était vautrée sur mes genoux ou sur ma poitrine, la graisse de son ventre s'étalant autour de son corps jusqu'à ce qu'elle forme un énorme cercle parfait sur lequel était perchée une minuscule tête de chat.

Son poids aurait dû en faire une chatte que l'on n'avait pas envie d'avoir sur les genoux ; la chaleur générée par son corps massif aurait dû faire d'elle un fardeau pénible qui faisait transpirer par une journée chaude et humide à Miami. Mais nous étions tout simplement compatibles, et aucune de ces choses ne me dérangeait jamais. Le ronronnement sonore de Pandy était un vibrato profond et intensément heureux qui s'enfonçait dans ma poitrine et résonnait à travers tout mon corps tandis que je lui caressais le dos ou lui grattais le menton distraitemment, quand je ne tournais pas les pages de mon livre. Si je me laissais trop absorber par ma lecture et que j'omettais

de la caresser pendant quelques minutes, Pandy cognait sa tête contre ma main ou posait doucement sa patte sur mon épaule jusqu'à ce que les caresses reprennent. Mes doigts semblaient trouver instinctivement les endroits exacts où la gratter pour qu'elle ronronne encore plus fort, ses yeux mi-clos plongés dans les miens avec une expression d'adoration attendrie qui aurait pu vous briser le cœur.

Quant à moi, j'avais parfois la sensation que je n'avais pas connu la véritable sérénité avant ces dimanches avec les parents de Jorge, quand la lumière du soleil de la fin d'après-midi passait obliquement à travers les fenêtres et transformait la fourrure de la poitrine de Pandy, qui se soulevait et s'abaissait sur ma propre poitrine, en un monticule miroitant de lin doré.

L'affection immédiate de Pandy à mon égard – sans précédent dans les annales de la famille de Jorge – est devenue une sorte de légende parmi eux, l'histoire de La Seule Personne que Pandy Aimait. C'était grisant pour une ailurophile en herbe, inexpérimentée.

On entend tout le temps parler de gens qui, un beau jour, se sont découvert un talent caché ou un don dont ils ignoraient l'existence.

Peut-être que j'étais, *moi*, l'une de ces personnes. Peut-être avais-je une capacité inexploitée, profondément instinctive, de compréhension des chats. Peut-être que je comprenais intuitivement les chats, mieux que la plupart des gens. Peut-être étais-je secrètement un *génie* des chats.

Ainsi, quand l'une des sœurs de Jorge a annoncé, un dimanche, que son garagiste avait trouvé une portée de chatons âgés de quatre semaines, et qu'elle nous a

demandé si l'un de nous connaissait quelqu'un qui en voudrait, je n'ai pas hésité à en prendre un.

Deux jours supplémentaires se sont écoulés avant que la sœur de Jorge ne puisse aller chercher le chaton chez son garagiste, et pendant tout ce temps, j'ai été dans un état d'excitation fébrile. Pendant deux nuits entières, je me suis tournée et retournée dans mon lit avec l'agitation d'une enfant de dix ans la veille de Noël. *Je vais avoir UN CHATON ! Un CHATON !*

Je suis allée à l'animalerie pour acheter un bac à litière et de la nourriture pour chatons, et je suis revenue avec un sac si grand que j'ai eu du mal à monter les escaliers jusqu'à notre appartement. L'enthousiaste propriétaire du magasin avait vu en moi une bonne poire, et après mon départ, elle avait probablement fermé boutique pour rentrer passer la journée chez elle. (Je l'imaginai appeler son mari et lui dire : « Bonne nouvelle, Herb ! Nous pouvons nous remettre au vin importé ! ») J'avais acheté une douzaine de souris miniatures : certaines en feutrine, d'autres en plastique ou en corde de sisal, certaines qui cliquetaient ou couinaient quand on les secouait, d'autres avec des compartiments cachés dans lesquels on pouvait mettre de la chataire. J'avais acheté un jouet composé d'une base circulaire en corde de sisal sur laquelle se dressait verticalement un gros ressort métallique, au bout duquel étaient attachées des plumes ornées de grelots. Il y avait aussi un autre jouet circulaire, constitué celui-ci d'une roue en plastique, à l'intérieur de laquelle était enfermée une bille, et munie de fentes dans lesquelles le chat pouvait passer une patte pour pousser la bille et lui faire décrire une boucle sans fin. J'avais également acheté des balles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : certaines en tissu et

rembourrées, d'autres qui vrombissaient et scintillaient quand on les poussait, d'autres encore en plastique dans des couleurs pastel. Enfin, et surtout, j'avais acheté un jouet en forme de chenille composé de trois houppettes duveteuses, avec un petit grelot attaché à une extrémité.

J'ai passé l'heure précédant l'arrivée du chaton à disposer ce butin de façon stratégique, sous le regard de Jorge, jusqu'à ce que l'appartement ressemble à une garderie pour minets, où une dizaine de chats risquaient de débouler à tout moment, exigeant d'être divertis.

« Ils finissent toujours par s'intéresser davantage au sac dans lequel se trouvaient les jouets qu'aux jouets eux-mêmes, tu sais », m'a dit Jorge.

Je savais que Jorge avait beaucoup plus d'expérience que moi avec les chatons (je n'avais aucune expérience), mais je l'ai tout de même ignoré. Je savais que le chaton serait enchanté de cette avalanche de jouets – qu'il adorerait les jouets non seulement en eux-mêmes, mais aussi parce qu'ils représentaient mon amour pour lui et mon enthousiasme à la perspective de son arrivée. Ce chaton et moi serions beaucoup plus qu'un chat et son propriétaire. Dès le premier regard, dès le premier instant, nous nouerions un lien indéfectible et serions les meilleurs et les plus proches amis pour toujours. Ces jouets n'étaient que la première étape de ce processus.

Au moins, ils égayaient l'appartement. Jorge et moi n'avions pas grand-chose à nos débuts ensemble – seulement un futon, une table basse abîmée, un très vieux meuble de télévision dans le salon ; une table ronde en plastique, d'occasion, et trois chaises dans le coin-cuisine ; un autre futon et une très vieille commode dans la chambre. Je ne voulais pas que le chaton regarde autour de lui et se demande si, peut-être, ses frères et

sœurs avaient eu plus de chance et étaient tombés dans de meilleures maisons, plus chics, alors qu'il avait tiré le ticket perdant à la loterie de la vie.

On m'avait donné à comprendre que les chats pouvaient être des créatures qui portaient des jugements très catégoriques.

J'avais à peine fini de tout disposer parfaitement quand la sonnette a retenti et que la sœur de Jorge est entrée. Elle trimballait une cage de voyage dont la taille était adaptée à un chaton, en plastique lavande, sur laquelle était collé un morceau de Scotch portant l'inscription SCARLETT au marqueur noir.

Pouvoir donner un nom au chaton était l'une des choses que j'attendais avec le plus d'impatience. Je n'avais encore jamais baptisé un animal – avec nos chiens, ce privilège était toujours revenu à mes parents – et je considérais le droit de dénomination comme une prérogative d'adultes, que j'allais maintenant assumer avec mon propre chaton.

« Elle était tellement déshydratée quand le garagiste l'a trouvée qu'elle n'arrêtait pas de s'évanouir, a expliqué la sœur de Jorge. Alors il l'a appelée Scarlett. »

Quand j'ai entendu cela, toute déception que j'avais pu éprouver en apprenant que quelqu'un d'autre avait donné un nom à mon chaton a fondu, de même que mon cœur. *La pauvre petite chose !* Je savais que j'aurais aisément pu la rebaptiser. Elle était tellement jeune, elle ne se serait rendu compte de rien. Mais ce nom était si étroitement lié à ses origines dans la vie – et aux épreuves qu'elle avait endurées avant d'être sauvée – qu'il me semblait qu'en changer aurait été comme effacer quelque chose d'important, d'essentiel à son sujet.

Dans ce cas, elle serait donc Scarlett.

La sœur de Jorge avait posé la cage de transport par terre, à mes pieds, et je me suis agenouillée devant, tripotant maladroitement le fermoir jusqu'à ce qu'il s'ouvre brusquement. Un tout petit nez noir est apparu, vite suivi de la tête puis du corps de ce qui était sans doute le plus petit être vivant que j'aie jamais vu.

Elle était tigrée, avait le ventre et le poitrail blancs, le menton blanc, et des « chaussettes » blanches. Je me suis émerveillée devant sa perfection miniature – ses petits coussinets roses ; les minuscules touffes de poils, presque imperceptibles, qui sortaient de ses oreilles ; les toutes petites moustaches fines comme des plumes de chaque côté de son museau, comme si les caractéristiques d'un chat adulte avaient été rendues assez petites pour qu'il tienne dans une maison de poupée. La fois suivante où je suis allée chez les parents de Jorge, à peine quelques jours plus tard, leurs chats allaient me paraître presque monstrueux en taille.

Entièrement sorti de la cage, le chaton m'a regardée avec ses grands yeux bleus écarquillés (qui allaient devenir d'un vert tirant sur le jaune en l'espace d'une semaine seulement). « Coucou, Scarlett ! » ai-je dit. Je savais que je devais avoir l'air d'une géante, pour elle, alors j'ai pris une voix douce. « Viens voir ta nouvelle maman. »

C'était le moment que j'avais tant attendu. Mon esprit s'envolait vers des lubies quasi poétiques dont, aujourd'hui encore, près de vingt ans après, j'ai honte de me souvenir. Cela allait être un moment de révélation – le moment où les rouages de la Destinée (avec un D majuscule) allaient être révélés. Pour moi, c'était une certitude que j'allais publiquement endosser mon identité jusque-là secrète en tant que « Gwen Cooper, Génie des Chats ». Jorge et sa

sœur, et moi, aussi, verrions que ma complicité immédiate avec Pandy n'avait pas été un coup de chance. Mais ce ne serait pas tout. Ce serait un instant décisif voué à changer nos vies à tous. Nos regards se croiseraient, celui de Scarlett et le mien, et cela frapperait un gong qui résonnerait tout au long des années qui nous restaient à vivre ensemble.

Pendant une fraction de seconde, les yeux bleus de Scarlett sont restés rivés aux miens. « Viens, bébé », ai-je dit d'un ton encourageant.

J'ai retenu mon souffle, attendant que Scarlett se jette avec frénésie dans mes bras tendus, jusqu'à ce que j'aie mal aux bras tant ils étaient restés tendus longtemps. Mais ils demeuraient vides de chaton, frénétique ou non.

Les yeux de Scarlett m'ont semblé devenir vitreux – l'ai-je imaginé ? – dans une expression d'indifférence. Elle m'a regardée, puis elle a fait comme si elle ne me voyait pas et m'a contournée dans son dandinement de chaton comme si je n'étais qu'un cône de signalisation placé de façon gênante.

« Oooooh... Regardez-la ! » s'est exclamée la sœur de Jorge.

Scarlett a fait environ un mètre cinquante, puis elle a brusquement fait demi-tour, de sorte qu'elle était de nouveau face à moi. Elle a légèrement décollé du sol l'une de ses pattes avant, elle a fait le dos rond, sa minuscule queue en virgule s'est hérissée, et elle s'est mise à marcher de façon rigolote, latéralement, comme un crabe.

Elle veut que je joue avec elle, ai-je pensé, un sourire se dessinant sur mes lèvres. Je me suis levée, me suis empressée de m'approcher d'elle, et me suis de nouveau accroupie là où elle se trouvait, tendant une main vers elle.

« Coucou, bébé ! »

Pour la deuxième fois, elle a lancé un regard ébahi dans ma direction, les yeux écarquillés, puis elle a fait volte-face et a filé dans la chambre.

Jorge et sa sœur regardaient, et j'avais douloureusement conscience d'avoir été rejetée non pas une, mais deux fois par le chaton. Mais je me suis dit que c'était ridicule. Scarlett ne m'avait pas *rejetée*, bien sûr. Après tout, elle était dans un endroit entièrement nouveau et étranger – il était bien naturel qu'elle soit un peu déstabilisée. Il ne fallait pas être un expert en chats, secret *ou* connu de tous, pour comprendre cela. C'est pourquoi, essayant de tourner mes pensées vers des considérations plus concrètes, j'ai demandé à la sœur de Jorge : « Est-ce que je vais devoir lui apprendre à utiliser la litière ? »

« Elle va probablement se débrouiller si tu lui montres simplement où elle se trouve », m'a répondu la sœur de Jorge. Elle s'est penchée pour ramasser son sac à main, et s'est approchée de Jorge puis de moi pour nous déposer un bisou sur la joue. « Je vais y aller, a-t-elle dit. J'ai encore une demi-heure de route devant moi. Bonne chance avec ton nouveau chaton ! » a-t-elle ajouté avec un sourire chaleureux dans ma direction, avant que Jorge ne s'éloigne avec elle pour l'accompagner jusqu'au parking.

Nous n'avions rien de prévu ce soir-là, car nous avions réservé toute notre soirée pour aider notre nouveau chaton à s'acclimater. Scarlett a ressurgi de la chambre quelques minutes plus tard, et je l'ai regardée courir dans tous les sens pendant un moment, continuant de chercher d'un œil vigilant tout signe de désarroi ou risque potentiel qui aurait été négligé quand j'avais rendu l'appartement sans danger pour un chaton. Mais Scarlett

semblait se sentir bien dans sa nouvelle maison – mieux que bien. Elle a trottiné çà et là un moment, courant après des ombres sur le sol et des insectes invisibles sur les murs, s’arrêtant de temps en temps pour écarter avec impatience de son chemin l’un des jouets que je lui avais achetés. Je me suis accroupie plusieurs fois, essayant d’attirer son attention en pianotant du bout des ongles sur le carrelage ou en lançant une petite balle dans sa direction, mais Scarlett semblait trouver ma présence aussi superflue que les jouets eux-mêmes. Finalement, alors même qu’elle était en train de sauter de façon répétée dans et hors du sac qui avait contenu les jouets (réalisant ainsi la prédiction de Jorge), elle a sombré dans un profond sommeil, assise.

J’étais moi-même assez fatiguée, n’ayant pas beaucoup dormi au cours des deux nuits précédentes. Chaque fois que ma famille accueillait un nouveau chiot à la maison, la règle tacite voulait qu’il passe la nuit avec l’un de nous – car nous estimions que personne ne devrait passer tout seul sa première nuit dans un endroit inconnu.

Ainsi, alors que Jorge et moi nous dirigeons vers la chambre, je me suis agenouillée et j’ai délicatement soulevé le chaton endormi d’une main, m’étonnant de ce qu’il tienne si aisément dans ma paume. C’était la première fois que je touchais Scarlett. Mon cœur a de nouveau fondu quand j’ai senti son duvet tout doux, vu de près ses petites moustaches qui oscillaient doucement et sa minuscule, parfaite petite poitrine qui se soulevait et s’abaissait au rythme de sa respiration.

Je l’ai emmenée dans la chambre et l’ai déposée tout doucement sur le lit, Jorge et moi avons enfilé nos pyjamas et éteint les lumières, puis je me suis couchée à côté d’elle. Je pensais qu’elle dormirait d’une traite

toute la nuit, car elle avait l'air d'être épuisée, mais en nous sentant nous allonger à côté d'elle, Scarlett s'est réveillée, levée et étirée langoureusement, puis, sans un regard en arrière, elle est descendue péniblement du lit et est retournée dans le salon d'un pas chancelant. Quand je suis allée voir ce qu'elle faisait, quelques minutes plus tard, je l'ai trouvée endormie sur le canapé, la queue bien enroulée autour du nez et du front.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir le sentiment que nous n'étions pas follement bien parties, elle et moi. Néanmoins, notre relation n'en était qu'à ses débuts. Cela n'avait pas été réaliste d'attendre que tout se fasse d'un coup. Je me suis dit que Scarlett et moi aurions tout le temps de créer des liens, et de voir ces liens s'épanouir pour devenir tout ce que j'avais imaginé.

Après tout, à chaque jour suffit sa peine.

L'un des grands charmes qu'il y a à vivre avec un chien est le fait qu'un chien a le don de vous donner l'impression – à l'insu de qui que ce soit d'autre – d'être la personne la plus merveilleuse du monde. Et non seulement la plus merveilleuse, mais aussi la plus passionnante. Un chien ne comprendra peut-être rien de ce que vous direz en dehors de son nom – de son point de vue, vos monologues ressembleront peut-être seulement à *Blablabla*, Casey, *blablabla* – mais il sera quand même suspendu à vos lèvres comme les érudits de l'Antiquité essayant de démêler les mystères des dieux. Même Pandy la chatte, en me choisissant parmi tous si résolument, m'avait donné la sensation d'être spéciale et intéressante de manières que je n'avais moi-même jamais soupçonnées.

Scarlett, en revanche, n'avait pas ce type particulier de charme. Son grand pouvoir était sa capacité à me donner

le sentiment d'être la personne la moins intéressante que toute la civilisation humaine ait jamais engendrée.

Je n'aurais jamais dit que Scarlett était dénuée de charme. Elle était un chaton – elle était charmante par définition. Tout ce qu'elle faisait, le moindre de ses gestes – courir après un mouton de poussière microscopique, lever une patte miniature pour faire sa toilette (elle était d'une propreté impeccable, ma Scarlett) ou frotter sa joue duveteuse contre un pied de table ou un chambranle de porte pour le marquer de son odeur –, me laissait sous le charme. J'étais captivée. La voir jouer et cabrioler était une source inépuisable de fascination.

J'avais beau être fascinée par tout ce qui concernait Scarlett, Scarlett n'aurait pas pu être moins fascinée par moi. Quand je la voyais gambader en tous sens – aussi heureuse et robuste que n'importe quel chaton, en dépit des épreuves des premiers stades de sa vie –, je mourais d'envie de la câliner et de jouer avec elle, de l'amuser et de trouver de nouveaux moyens d'augmenter sa joie.

Mais quand j'entrais dans une pièce, Scarlett ou sortait ou continuait ce qu'elle était en train de faire en jetant à peine un coup d'œil dans ma direction. Si elle dormait sur le lit le soir quand je m'y glissais, elle se réveillait juste assez longtemps pour en sauter et aller se rendormir sur le canapé du salon. Ou bien, si elle dormait sur le canapé et si je m'asseyais à côté d'elle, même si je m'asseyais à l'autre extrémité, le plus loin possible d'elle pour éviter de la déranger, elle s'empressait de filer dans la chambre pour aller finir sa sieste là-bas.

« Sérieusement, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? » ai-je un jour demandé à Jorge, alors que nous regardions Scarlett quitter sans cérémonie une pièce dans laquelle nous venions d'entrer, et que je résistais à l'envie de

renifler mes dessous de bras pour vérifier si je sentais mauvais.

Sa fourrure pelucheuse de chaton, qui refusait de s'aplatir même si elle s'acharnait à la lécher pour essayer de la lisser, était une grande tentation pour mes doigts. Je rêvais de sentir la chaleur et la douceur de son petit corps duveteux ! Scarlett ne se déroba pas exactement devant mes caresses, quand j'essayais de la caresser, et elle ne me griffait pas non plus violemment. En fait, elle semblait ne même pas remarquer mes caresses. Elle se contentait de se glisser de dessous ma main, comme quelqu'un qui se serait distraitemment épousseté l'épaule, et elle partait en trotinant faire autre chose.

Il va probablement sans dire qu'elle ne s'intéressait pas du tout au trésor de jouets que je lui avais achetés. Je faisais pendouiller une petite souris en feutrine au-dessus de sa tête pour la tenter, et elle ne prenait même pas la peine de la frapper mollement d'un coup de patte. Je tordais le ressort vertical attaché à la base de la corde jusqu'à ce que ses plumes et ses grelots touchent le sol, puis je le laissais rebondir pour faire voltiger les plumes et tinter joyeusement les grelots. « Regarde, Scarlett ! » disais-je de ma plus belle voix réservée aux chatons (qui était très proche de la voix chantante que je prenais quand je parlais à un chien). J'écarquillais les yeux pour feindre la stupéfaction, et je disais : « Qu'est-ce que c'est, Scarlett ? Qu'est-ce que c'est ? » Cette voix ne manquait jamais d'éveiller la curiosité du chien même le plus endormi, qui se mettait alors à agiter frénétiquement la queue, à me lécher les mains et à faire mine de se tapir, pour jouer. Même Pandy y réagissait toujours en ronronnant plus fort et en émettant des miaulements pleins d'entrain de siamois.

Scarlett, en revanche, se contentait de lever vers moi un regard ennuyé. « Ce sont des plumes, imbécile. » Et c'était toute la réaction que j'obtenais.

« Au moins, *quelqu'un* joue avec ces jouets », a remarqué Jorge en rentrant à la maison un jour et en me trouvant allongée sur le ventre devant Scarlett, un jouet pour chats dans chaque main, absorbée dans une énième tentative vaine pour éveiller son intérêt.

« Ne t'avise pas de me dire que tu me l'avais dit ! » l'ai-je averti.

Naturellement, Scarlett aimait jouer – c'était un chaton, après tout. Quand elle n'était pas en train de dormir ou de manger, elle ne faisait que jouer. Elle courait après sa petite queue en cercles étourdissants, jusqu'à ce qu'elle ne ressemble plus qu'à un flou gris et blanc. Elle exécutait fréquemment cette marche en crabe que j'avais surnommée « le minou ninja ». Elle trouvait des moutons de poussière ou des petites touffes de ses propres poils, et elle les pourchassait furieusement d'un bout de l'appartement à l'autre, ou elle s'asseyait sur ses pattes arrière comme un chien de prairie et essayait d'attraper les grains de poussière qui ressemblaient à des particules d'or dans les rayons de soleil qui traversaient les vitres.

Le jeu préféré de Scarlett était de courir après une balle de papier froissé à travers toute la pièce, la frappant frénétiquement entre ses pattes avant, puis l'envoyant hors de portée, juste assez loin pour devoir courir après. C'était du moins son jeu préféré si elle trouvait la balle de papier d'elle-même. En revanche, si j'avais eu l'obligeance de froisser une feuille de papier vierge et de la lui lancer, elle regardait la balle rouler jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant elle, puis elle me regardait fixement, comme si elle se

demandait pourquoi une personne apparemment saine d'esprit jetait des ordures dans son propre appartement.

Au moins, Scarlett avait compris que c'était principalement moi, et non Jorge, qui m'occupais d'elle. À mesure que les semaines ont passé et que ses piaulements de chaton sont devenus des miaulements plus adultes, elle a commencé à émettre ce que Jorge et moi appelions « la voix de belle-mère de Scarlett », un miaulement dur, guttural, explicitement peu affectueux, qui ressemblait à « MRAAAAAAA » et auquel elle n'avait recours que quand elle estimait avoir une raison de se plaindre. Et elle ne se plaignait qu'auprès de moi.

Quand sa gamelle était vide, par exemple, ou que sa litière était sale (même chaton, Scarlett avait des critères exigeants en ce qui concernait l'entretien de sa litière), j'étais la seule à en entendre parler. « MRAAAAAAA », disait-elle, assise sur son derrière, juste devant moi sur le sol si j'étais sur le canapé en train de regarder la télévision. Si je ne me levais pas immédiatement pour m'occuper d'elle, elle s'avavançait jusqu'à la table basse et prenait soin de se placer juste entre moi et l'écran de télé. « MRAAAAAAA », elle répétait « MRAAAAAAA ! » Si je lisais un livre, les jambes allongées, elle s'asseyait sur mes genoux jusqu'à ce que son poids pèse sur mes articulations et elle exigeait : « MRAAAAAAA ». Et si je ne quittais pas assez vite mon livre des yeux, elle posait une patte pile sur la page que j'étais en train de lire et insistait, à tue-tête : « MRAAAAAAA !!! »

« D'accord ! » finissais-je par dire, me levant et me hâtant d'aller m'occuper de ce qui la dérangerait. « Tu sais, lui ai-je suggéré un jour, lui jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, ça ne te tuerait pas de dire quelque chose d'agréable, de temps en temps. »

Scarlett ne prêtait littéralement aucune attention à Jorge – et lui, après avoir essayé plusieurs fois de la caresser ou de lui lancer des balles en papier, s’est contenté de la laisser suivre son petit bonhomme de chemin sans s’en mêler davantage. « Il y a des chats qui n’aiment pas les humains, c’est tout », a-t-il dit.

Il avait raison, bien sûr. Il y a des chats qui n’aiment purement et simplement pas les humains. Cependant, cela me semblait être un jugement hâtif dans le cas de Scarlett. Elle était encore si petite ! Elle n’avait que quatre semaines quand nous l’avions recueillie – et elle en avait désormais à peine douze. Un chaton secouru si jeune, et immédiatement adopté par une famille aimante, serait sûrement capable de nouer des liens affectifs avec *quelqu’un*.

J’ai été confortée dans cette idée quelques jours plus tard quand, alors que j’étais assise sur le canapé, j’ai senti quelque chose me chatouiller l’arrière du crâne. J’ai très légèrement tourné le cou pour la voir du coin de l’œil, j’ai observé Scarlett, assise derrière moi sur l’accoudoir du futon, la tête profondément enfouie dans mes cheveux, dans lesquels elle fouinait doucement et avec insistance. Je me suis souvenue que ma mère m’avait raconté des histoires comme celle-là sur Tippi, un beagle croisé terrier qu’elle et mon père avaient adopté avant ma naissance. Tippi s’était tellement attaché à ma mère quand il était bébé qu’il insistait pour dormir toutes les nuits sur son oreiller, niché dans ses cheveux.

Ooooooh, ai-je pensé, et mon cœur s’est mis à fondre – que pouvait être ce nouveau comportement sinon, enfin, un geste d’affection de la part de Scarlett ? *Je savais que j’avais raison !* me suis-je dit, mais j’ai décidé de ne pas en parler à Jorge – du moins, pas tout de suite.

Je le laisserais nous trouver toutes les deux comme cela, un jour. J'ai essayé de tendre lentement la main derrière ma tête pour caresser Scarlett tandis qu'elle enfonçait son museau et ses moustaches jusqu'à mon cuir chevelu, mais elle s'est tortillée avec impatience sous ma main, et – ne voulant pas lui en demander trop, trop vite – je l'ai laissée tranquille et me suis contentée de lui murmurer : « Gentille Scarlett... Gentille minette... »

Cela a continué pendant quelques jours, et j'ai commencé à regarder Scarlett d'un air complaisant tandis qu'elle traversait l'appartement en trombe, plongée dans ses jeux. Je rêvais encore de la caresser sous son petit menton blanc et de l'entendre ronronner de contentement, de la regarder s'agiter et soupirer en s'endormant sur mes genoux ou pelotonnée contre ma jambe. Elle n'était pas encore ce que l'on pourrait appeler démonstrative, en dehors de ces moments qu'elle passait la tête enfouie dans mes cheveux ; mais du bon temps se préparait, je le sentais. Nous commencions enfin à nous lier, mon chaton et moi, et le reste se ferait naturellement.

Cependant, cette assurance excessive nouvellement acquise a été brisée deux semaines plus tard, quand j'ai aperçu par hasard Scarlett du coin de l'œil, assise derrière moi avec une épaisse mèche de cheveux – *qu'elle avait rongée de ma tête* – pendouillant de sa bouche.

« Qu'est-ce que... ? » Je me suis brusquement redressée, laissant tomber par terre le livre que j'avais entre les mains. « C'est ça que tu fais depuis tout ce temps ?! »

J'avais la chance (ou la malchance, selon les hauts et les bas du taux d'humidité de Miami) d'avoir une chevelure extraordinairement fournie – au point de ne pas avoir remarqué d'un jour sur l'autre que des mèches avaient commencé à disparaître. Mais d'abord incrédule,

j'ai alors touché l'arrière de ma tête et j'ai senti une zone incontestablement clairsemée.

Je me suis dit de rester calme. Après tout, était-ce seulement possible pour un chaton assez petit de faire un trou dans les cheveux d'une personne en les mâchouillant ?

Avec un sentiment grandissant d'horreur – tout en empoignant une touffe molle de cheveux fins qui, récemment encore, étaient un enchevêtrement épais de boucles –, je suis arrivée à la conclusion que... c'était effectivement possible.

« *Oye !* ai-je crié. *No se hace !* » (Jorge et sa famille grondaient leurs chats en espagnol, et j'avais pris l'habitude d'en faire autant.) « *Malo gato !* ai-je hurlé. *MALO GATO !* »

Surprise et effrayée, Scarlett a sauté du canapé et je l'ai poursuivie, essayant de lui arracher de la bouche la mèche de mes cheveux. Évidemment, je ne pensais pas pouvoir la recoller, mais je pouvais au moins empêcher Scarlett de l'avalier, si c'était toutefois ce qu'elle avait l'intention de faire. Après une course-poursuite d'environ trois minutes – elle m'esquivait avec agilité quand je tentais de la saisir, et je me sentais quant à moi parfaitement ridicule de courir si péniblement après un *chaton*, en vain –, elle a filé sous le lit, hors de ma portée.

Elle en est ressortie un peu plus tard, mais elle a passé le reste de la journée à m'ignorer, ne prenant même pas la peine de se livrer à la litanie de jérémiades dans laquelle elle se lançait généralement environ vingt minutes avant son repas du soir. Le petit pot d'herbe-aux-chats que j'ai acheté le lendemain – comme meilleure source de fibres mais aussi comme geste de réconciliation (*Comme un mari ayant commis une erreur qui reviendrait à la maison*